

Chapitre 1

Ses doigts glissent sur la peau chaude, tendre, lisse et satinée de Manuela.

– Felipe. Hum...

Elle se blottit dans ses bras en lui murmurant des mots d'amour. Philippe hésite à ouvrir ne serait-ce qu'un œil. Il est partagé entre le désir de s'abandonner dans les bras de Manuela et le devoir de commencer cette journée qui s'annonce longue, chargée.

Manuela s'amuse à promener ses mains expertes sur son torse, à pénétrer timidement dans son intimité... Elle se déplace délicatement sur son torse, penche sa tête tout près de la sienne et lui murmure des mots tendres, avec un accent qui lui fait chavirer le cœur :

– *Felipe, bésame.*

Philippe est sur le point de succomber, sa volonté parvenant difficilement à prendre le dessus.

Il jette subrepticement un regard sur son réveille-matin et constate avec stupéfaction qu'il est déjà huit heures.

– Ciel penché !

Avec mille excuses, il éloigne délicatement Manuela en lui expliquant qu'elle est super, qu'il aime beaucoup faire l'amour avec elle, mais qu'aujourd'hui est une journée exceptionnelle et il ne peut se permettre d'être en retard.

– Je devrais être déjà au CIA !

– Tu travailles pour la CIA ?

Il court vers la douche, s'habille en toute hâte, lui donne un baiser et lui suggère de partir. Nathalie va arriver d'une heure à l'autre.

– *Momentito por favor*. Écoute, j'ai quelque chose à te dire, à ce... lance Manuela.

– C'est ma journée de graduation et tous les étudiants doivent être au CIA, à huit heures précises. Je te téléphonerai demain.

Il dévale l'escalier, hèle un taxi et lui demande de se diriger rapidement vers le Centre international de l'aéronautique.

Tous les parents des étudiants sont invités à cette cérémonie qui marque officiellement la fin du cours en aéronautique.

La nuit précédente, Philippe avait participé à la traditionnelle veillée d'armes du Club des Indéfectibles Aviateurs, le CIA, un sigle que les étudiants avaient calqué sur celui de leur école. Tous les diplômés – ils sont une vingtaine – s'étaient rassemblés dans un bar de la ville. Ils avaient bu,

chanté et raconté les meilleurs moments de leur formation, surtout les plus croustillants.

Pour être admis dans le club, l'étudiant devait prendre part à trois épreuves.

Il avait été obligé de boire une bière d'un trait pendant que tous les autres chantaient en chœur :

« Et glou, et glou. Il est des nôôtres, il a bu comme les auôtres. »

Philippe n'aimait pas ce genre de fanfaronnade ; il supporte difficilement l'alcool lorsqu'il boit trop rapidement. Comme il ne voulait pas passer pour un fluet, il avait fermé les yeux et s'était prêté de bonne grâce à cette première épreuve qu'il avait quand même réussie.

Pour la seconde, chaque étudiant devait repérer dans le bar la plus belle des filles et la draguer pendant que ses compagnons observaient plus ou moins discrètement le déroulement de l'Opération charme. Philippe avait relevé ce défi avec plus de facilité. Il avait remarqué depuis un bon moment, à la table d'à côté, une grande femme au teint foncé, les cheveux très noirs, élancée, élégamment habillée ; le genre de femme qui lui plaît.

« Elle vient sûrement du Mexique, ou du Brésil, ou de l'Argentine », pensa-t-il.

Il s'exécuta lentement, le temps de réfléchir sur la meilleure façon de l'approcher. Philippe

avait parlé de « la profondeur de tes yeux où j'aimerais pénétrer comme on pénètre dans les ténèbres de la nuit des temps, de tes cheveux soyeux qui flottent au vent comme un planeur à la dérive, de ton élégance... » Ses amis s'étaient amusés, la jeune femme aussi qui s'était prêtée de bonne grâce – et avec beaucoup de courtoisie – à ce jeu d'adolescent attardé.

– *Buenas noches, señor, je m'appelle Manuela.*

– Et moi Philippe.

– Felipe.

– Permettez-moi de vous adresser un compliment...

Elle avait souri et baissé les yeux.

– Votre beauté dégage une force et une hardiesse qui vous honorent.

Ils avaient badiné ainsi au grand plaisir des amies de Manuela et des compagnons de Philippe. Après une dizaine de minutes, Philippe avait repris sa place, tout en continuant à échanger avec Manuela des sourires qui en disaient long.

La dernière étape de la veillée d'armes consistait à regarder les règlements du Club, à promettre de se rencontrer à tous les trois ans et à se jurer mutuellement assistance en cas de difficultés. Puis, on passa aux élections. Philippe avait été élu Secrétaire perpétuel de sa promotion. Il serait désormais le lien entre ses compa-

gnons et ceux des promotions antérieures et postérieures, « ad vitam aeternam » !

Philippe arrive à la hâte, rue Peter-McLeod, la tête et le corps encore pleins de parfums et de caresses.

– Son Excellence le secrétaire perpétuel, bienvenue au CIA !

– Qu'a fait Son Excellence cette nuit ?

– Et Manuela ?

Philippe leur avait dit, la veille, que cette femme dégageait non seulement la grâce, mais aussi la sensualité. Son intuition ne l'avait pas trompé. Cette Manuela connaissait les caresses et les jeux amoureux. Pourquoi confier à ses compagnons cette aventure qui n'appartient, après tout, qu'à lui et à elle ?

Il se contente de sourire.

Le groupe d'étudiants turbulents entre dans l'édifice, attendu avec impatience par leur chef instructeur, un ancien militaire qui exige d'eux discipline et ponctualité.

– Votre cours n'est pas encore terminé. Tant que vous êtes sous ma responsabilité, je ne tolérerai aucun écart de conduite même si cette

journée couronne trois années d'efforts. Pourquoi ce retard ?

— C'est notre Secrétaire perpétuel qui donne toutes les explications.

Philippe reste coi. Il accepte d'être leur secrétaire « perpétuel », mais il ne veut pas servir « perpétuellement » de caution à leurs frasques. Par le passé, à cause de son âge, 30 ans, il leur arrivait fréquemment de se cacher derrière lui pour se protéger des réprimandes de la direction.

Il se dirige à sa place habituelle. L'instructeur militaire continue :

— Au cours des trois dernières années, vous avez étudié les principales disciplines du domaine de l'aéronautique : l'histoire de l'aviation, le fonctionnement des moteurs à pistons et à turbine, le vol, les communications aériennes, la navigation visuelle, la météo, les facteurs humains en pilotage comme le stress, la survie en forêt...

Philippe se remémore son expédition de survie. Chaque étudiant, en solitaire, devait passer au moins vingt-quatre heures en forêt, en plein hiver, à une température de vingt degrés centigrades au-dessous de zéro avec un minimum d'objets : un sac de couchage, une toile, des gamelles, très peu de nourriture, des allumettes et une fusée de secours. Il lui avait fallu trois heures pour enlever deux mètres de neige et

construire un abri. Il avait cherché du bois sec et de l'écorce de bouleau pour faire un feu. Puis, il avait exploré les environs à la recherche de pistes de lièvres et de gélinoxes pour la nourriture. Il avait apporté une chandelle et un bouquin pour l'aider à passer le temps, *Cent ans de solitude* qu'il avait relu pour la troisième fois. Une expérience qu'il avait beaucoup aimée !

Philippe sort de sa rêverie et regarde son chef instructeur, comme s'il contemplait l'horizon lointain.

— Vous connaissez maintenant tous les secrets du maniement des avions et de l'hélicoptère. Minutieusement, comme une armée qui avance en terrain inconnu, nous avons vu et revu la mécanique des appareils. Vous avez effectué de nombreux vols d'apprentissage. Vous êtes prêts à voler de vos propres ailes.

Sourires. Railleries. On sent beaucoup de fébrilité dans le groupe. Certains rêvent encore à la veillée d'armes. D'autres, plus soucieux, réfléchissent aux manœuvres qu'ils auront à accomplir en présence de leurs parents et amis.

— Votre première mission a lieu aujourd'hui, ici, au CIA. Vous devez démontrer vos connaissances et habiletés acquises. Voici comment nous allons procéder. Nous avons demandé aux invités d'être là pour onze heures précises. Il y aura des discours de circonstance pendant lesquels je vous demande de ne pas dormir.

Après, vous conduirez vos invités au local qui vous a été assigné. Là, vous disposerez d'une heure pour leur présenter un aperçu de vos cours. La semaine dernière, je vous ai demandé de préparer des tableaux de présentation.

On entend tout à coup :

— Ciel penché !

— Je constate qu'il y a encore quelqu'un qui a oublié ses tableaux. Cela ne m'étonne guère, la même situation se produit tous les ans. Quand on va à la guerre, ce n'est pas le temps d'oublier son arme. Si je comprends bien, c'est le cas de votre nouveau Secrétaire perpétuel.

Il avait insisté sur le « secrétaire perpétuel ».

— N'est-ce pas, Philippe ?

— Non. Pas du tout... En fait, oui.

Philippe a effectivement oublié ses tableaux. Se tournant vers Jean-François, il lui demande s'il peut lui prêter sa voiture, le temps de les récupérer. Il veut retourner chez lui pour mettre un peu d'ordre dans son appartement et faire disparaître toutes traces qui pourraient laisser croire au passage d'une autre femme. Nathalie, sa compagne depuis trois ans, arrive aujourd'hui pour assister à la remise des diplômes et au bal. Elle a le nez fin et l'œil vif.

Le chef instructeur militaire poursuit :

— Après votre présentation, il y aura un goûter. Puis, commenceront les vols de démons-

tration et de courtoisie. Auparavant, n'oubliez pas d'expliquer la construction de l'appareil, son fonctionnement et les éléments assurant sa sécurité. Comparez avec l'automobile. Ils comprendront plus aisément et seront rassurés. La journée se terminera par un dîner dansant à 18 heures. Question ? Non ? Allez maintenant revêtir votre combinaison de vol, révisez votre présentation et soyez prêts à recevoir vos invités dès dix heures trente précises. Repos.

Le chef instructeur prenait souvent ses étudiants pour des pilotes de guerre.

Philippe a invité ses parents, Nathalie, son oncle Charles et sa tante Isabella.

À l'heure convenue, les étudiants, tels de vrais militaires, sont au poste, fin prêts à accueillir les premiers convives. La journée est magnifique. Le soleil est au rendez-vous, il y a peu de nuages. Le temps idéal pour voler.

Presque tous les invités sont déjà arrivés. Nathalie a tellement entendu parler d'avions et d'hélicoptères ces dernières années qu'elle sert de guide à ses beaux-parents. Elle désigne tel appareil, parle de ses performances, embrasse

Philippe, montre la tour de contrôle, ré-embrasse Philippe...

La cérémonie est sur le point de commencer quand, soudain, on voit apparaître à l'entrée du CIA une vieille Ford Escort qui s'arrête en faisant un bruit d'enfer. C'est le fou rire général. Les étudiants reconnaissent la bagnole que Philippe emprunte de temps en temps pour faire des courses.

– Hé! les amis, devinez qui vient d'arriver ?

– Oncle Charles et tante Isabella.

Philippe leur a tellement parlé d'eux qu'ils les reconnaissent sur-le-champ.

Tante Isabella sort la première. Une dame ravissante et charmante, dans la quarantaine, parée d'un ensemble chic pour la circonstance. Un pantalon noir, ample aux jambes et moulé à la taille. Une chemise de soie blanche sur une camisole en dentelle. Une fleur à la boutonnière. Un petit sac à main, noir également. Elle sent que tous les regards sont tournés vers elle. Aussi prend-elle soin d'étudier chacun de ses gestes. Philippe leur avait souvent décrit tante Isabella comme une femme raffinée aimant l'opéra et les beaux vêtements.

De l'autre côté de la voiture, apparaît d'abord un chapeau Panama, suivi de son propriétaire. C'est l'oncle, un universitaire – il enseignerait la psychologie organisationnelle – que l'allure

ne dément pas. Souliers anglais, jeans élégants, complet sport, chemise et cravate. Style « BCBG British ». Lui n'a rien d'étudié dans ses mouvements. Debout, il salue tout le monde, présente Isabella et son Escort.

Les étudiants applaudissent l'arrivée du couple. La tante rougit devant cet accueil tapageur, alors que l'oncle Charles semble plutôt à l'aise, considérant cette manifestation comme une bienveillante sollicitude de son neveu et du groupe à leur égard.

Le président du Centre international de l'aéronautique, surnommé « L'hélico » à cause du nœud papillon qu'il porte régulièrement, va au micro et souhaite la bienvenue « aux distingués invités ».

Puis il s'adresse aux étudiants :

— Pendant longtemps, vous vous êtes nourris du rêve de piloter, qu'un avion, qu'un hélicoptère. Après trois années de dur labeur, votre rêve se matérialise enfin. Aujourd'hui, vous pouvez démontrer votre savoir-faire à vos parents et amis.

Pendant « l'oraison funèbre », Philippe se rappelle comment avait émergé cette idée de devenir pilote d'hélicoptère. Il y a dix ans, il avait quitté le collège, avait pratiqué mille et un mé-

tiers à travers le pays, était revenu à Montréal et avait été embauché comme aide dans un centre d'hébergement pour handicapés mentaux.

Un jour, un handicapé lui avait demandé de faire l'avion. Philippe s'était exécuté. Il avait écarté les bras et s'était promené dans la salle en se balançant de gauche à droite comme un avion qui fait des pirouettes dans une foire aérienne. Après l'avion, le handicapé lui avait demandé de faire l'hélicoptère. Philippe l'avait regardé, abasourdi. Comment imiter un hélicoptère ? Il avait utilisé un parapluie en guise de rotor. Il l'avait fait tourner au-dessus de sa tête en criant : « Vrooooum ! Vrooooum ! Vrooooum ! Vrooooum ! » Le parapluie s'est accroché au ventilateur. Lui glissant des mains, il alla frapper la lampe qui éclata. La noirceur envahit la pièce. Ce fut la panique parmi les déficients. On déclencha l'alarme et il fallut deux bonnes heures pour calmer tout le monde. Il avait décidé à ce moment de devenir pilote d'hélicoptère. Il faut ajouter aussi que ses nombreux voyages lui avaient donné le goût de l'aventure, de la liberté. Le goût de sortir des sentiers battus.

Après les discours officiels, Philippe prie ses invités de le suivre pour une présentation générale de sa formation. Ceux-ci écoutent atten-

tivement ses explications. De temps en temps, l'oncle Charles, pour se faire remarquer – c'est tante Isabella qui insiste là-dessus –, pose question sur question. Une attitude qui ne surprend guère Philippe, habitué à voir son oncle agir de la sorte lorsqu'il a un auditoire devant lui.

Après, le groupe se transporte dans la salle de démonstration. Une trentaine de chaises sont alignées devant un bureau. Tout autour, un simulateur de vol, un tableau de bord, quelques moteurs à turbine, de nombreux instruments aéronautiques. Chacun tâte, essaie, questionne, s'exclame.

Lorsque Philippe leur demande s'ils veulent voir des avions de près, le groupe se précipite à l'extérieur, près du bâtiment principal, sur une piste secondaire où sont alignés des Beechcraft B-19 Sport ou Sundowner C-23, des bimoteurs Beechcraft Baron, des hélicoptères monomoteurs Bell 206 Jet Ranger. Il y a aussi un énorme CL-215 qui sert à combattre les feux de forêt. En moins de temps qu'il n'en faut aux autres invités pour atteindre « le Canadair », comme les Français se plaisent à le nommer, l'oncle Charles est déjà installé aux commandes de l'appareil, s'imaginant pilote de brousse, volant en rase-mottes au-dessus d'un lac, reprenant son envol... Philippe le ramène à l'ordre et lui demande de céder la place à d'autres.

– Il me semble que, dans une autre vie, j'ai

déjà conduit ce genre d'appareil, survolant des régions inhospitalières, à la recherche de l'aventure, de l'inconnu. Que la vie était belle ! Mais ça, c'est une autre histoire. Un jour, je te raconterai..

Philippe sourit.

Quatorze heures. Le temps des vols de démonstration et de courtoisie est arrivé. Pour souligner son élection comme Secrétaire perpétuel du groupe, Philippe aura droit au premier vol. Il amène ses invités près de l'hélicoptère, le Bell 206 Jet Ranger, flamboyant dans ses couleurs jaune, rouge et noir.

Avec patience et minutie, il leur explique la structure de l'appareil. Il commence par le patin du train d'atterrissage, désigne le compartiment à bagages. Pour signifier que l'appareil est sécuritaire, il insiste sur la construction du fuselage en tôles d'aluminium assemblées par rivets à tête noyée.

— C'est quoi une tête noyée ? demande son père.

— ? ? ? ? ?

Puis, Philippe se dirige vers la queue de l'appareil. Il montre les lettres d'identification sur la poutre d'empennage, « C-FCIA », les stabilisateurs horizontal et vertical, le feu anticollision et le rotor anticouple, différent du plus gros situé au centre de l'appareil.

— Pourquoi un second rotor anticouple ? s'enquiert l'oncle Charles.

— Un des principaux obstacles que les pionniers de l'hélicoptère ont rencontrés concernait l'effet de couple produit par un rotor en mouvement.

Philippe touche le rotor principal de l'hélicoptère et ses longues pales.

— Ce phénomène, l'effet de couple, s'il n'est pas contrecarré, se traduit par une rotation du fuselage dans le sens opposé à celui vers lequel tourne le rotor en question. Le rotor anticouple empêche le fuselage de tourner en sens inverse, tu piges ?

La mère de Philippe est heureuse parce qu'il est heureux. Elle le regarde se promener autour de l'appareil, le décrivant comme le ferait un chirurgien disséquant le corps humain. Elle a toujours été fière de son fils. Encore plus aujourd'hui, alors qu'il est le centre d'intérêt de cette journée mémorable.

Philippe poursuit la description de l'appareil. Il indique la position du moteur situé derrière le moyeu du rotor principal, un turbomoteur Allison 250-C20J.

— Ce moteur ne pèse que 72 kilos, et pourtant, sa puissance est de 400 chevaux.

— Comme mon Escort, ironise l'oncle.

Se déplaçant vers l'avant, Philippe explique la raison d'être de l'antenne VHF, de la sonde

de température et de l'antenne du transpondeur, et leur demande de prendre place à l'intérieur. En montant à bord, ils sont frappés par la fragilité apparente de l'appareil, surtout des portes. À l'intérieur, Philippe continue à donner de nombreuses explications sur les éléments du tableau de bord et sur les premiers mouvements de l'appareil.

— Vous allez rapidement en faire l'expérience, l'hélico est très différent de l'avion. C'est un appareil polyvalent qui peut se poser n'importe où. Avec des effets pervers comme l'instabilité. Il faut faire confiance à la machine et avoir du jugement. Cet appareil me procure plus de sensations que l'avion. Voilà ce qui me passionne !

Philippe demande à ses invités d'attacher leur ceinture et, après avoir communiqué avec la tour de contrôle, procède aux opérations de décollage.

Les voyageurs sont fascinés par le bruit dégagé par la turbine et le rotor principal. Encore plus quand l'appareil commence à s'élever. Ils ont l'impression d'être suspendus par un câble à une grue. Philippe accentue cette impression en maintenant l'hélico immobile, quelques mètres au-dessus du sol.

Ensuite, l'appareil s'élève rapidement à la

verticale et se met aussitôt à avancer en prenant de l'altitude.

Philippe a une surprise pour son père et l'oncle Charles. Il veut leur montrer le fameux canyon de la rivière Sainte-Marguerite où ils sont déjà allés taquiner la truite.

L'hélicoptère se dirige vers le sud, survole la ville et bifurque vers l'est en direction du massif des monts Valin. Les passagers aperçoivent les hauts pics et, à leurs pieds, une longue rivière avec, de chaque côté, de grandes tourbières parsemées çà et là de vastes aulnaies. Le plus souvent, la rivière adopte un cours lent et forme de nombreux méandres. Parfois, elle dévale les montagnes, saute sur les roches, tumultueuse et imprévisible.

Un peu plus à l'est, l'hélicoptère longe le Bras-de-l'Enfer, une autre rivière, celle-là très étroite, toute en rapides et en cascades. Elle coule dans un petit canyon dont les parois s'élèvent jusqu'à cinquante mètres.

L'hélicoptère arrive finalement au-dessus de la rivière Sainte-Marguerite. Philippe fait signe aux passagers d'ajuster leur casque d'écoute.

— Voici la partie de la rivière où des milliers de saumons viennent frayer chaque année.

— C'est ici que j'ai attrapé mon premier saumon, s'exclame l'oncle Charles. Il était tellement gros ! Mais ça, c'est une autre histoire. Un jour, je te raconterai...

L'hélicoptère fait du surplace au-dessus d'une chute haute de quinze mètres, « un obstacle que les saumons ne peuvent franchir », raconte le pilote.

Brusquement, la rivière vire à quatre-vingt-dix degrés vers le nord, formant un coude spectaculaire.

— Nous sommes au début de l'extraordinaire canyon. Remarquez sa longueur, deux kilomètres et demi. Comme vous pouvez le voir, le cours de la rivière est parsemé de plusieurs rapides, de cascades et de chutes spectaculaires. On appelle canyon cette partie de la rivière parce que, de chaque côté, il y a des parois hautes de plus de cent mètres. Il paraît qu'en hiver des chutes de glace latérales s'y forment et peuvent atteindre jusqu'à soixante mètres de hauteur.

Philippe diminue la vitesse ; l'appareil perd un peu d'altitude afin de permettre à ses occupants d'admirer ce coin sauvage. Ils n'ont jamais vu rien d'aussi beau, d'aussi près. Une rivière indomptable qui dévale une pente raide. Des arbres, des rochers, pleins de mousse d'un vert éclatant.

Tante Isabella, qui aime la pêche à la mouche, demande à son mari pourquoi elle n'avait pas encore été invitée dans ce coin de paradis.

— Regarde le panneau en bas. C'est écrit : *Hommes seulement.*

– Espèce de macho !

Tout le monde rit.

Chacun en profite pour commenter ce grandiose paysage multiforme.

– Regardez là-bas.

– Quel beau pays...

– Avez-vous remarqué les couleurs ?

– Il paraît que l’original vient dans ce canyon pour se mettre à l’abri des sportifs, pendant la période de la chasse.

– Peut-être qu’on va en apercevoir un.

Tout à coup, l’oncle Charles dit à son neveu :

– Regarde, il y a une lueur là-bas, près de la grosse roche, sur le côté gauche de la rivière, là où il y a une petite chute. Quelque chose brille. Peux-tu descendre un peu pour qu’on puisse mieux voir ?

– Je ne peux pas. Ce serait trop dangereux.

– On dirait la queue d’un avion.

– L’endroit est trop étroit pour que ce soit un avion, tranche le neveu.

– Il se peut que ce soit une canette, ou un morceau de métal quelconque, ou une bouteille, ou les restes d’une embarcation. Moi, je continue à penser que c’est la queue d’un avion.

Et, regardant son épouse et sa belle-sœur, il ajoute :

– À moins que ce ne soit un hélicoptère.

La petite phrase produit son effet. Un frisson parcourt le corps des deux femmes.

— Ce n'est pas le temps de les effrayer, oncle Charles, et puis, tu as l'imagination trop fertile.

L'hélicoptère survole le plateau qui mène au grand lac Jalobert, un des lacs les plus poissonneux du Québec. L'endroit de pêche préféré de l'oncle Charles et de son père pendant de nombreuses années.

L'hélicoptère tourne brusquement à gauche, penche au point de faire réagir rapidement la mère de Philippe :

— Oh là là ! Je comprends maintenant le sens de ton expression préférée « ciel penché ».

Après avoir survolé les majestueux pics des monts Valin, le retour à la base est amorcé.

Finalement, c'est sur une envolée de voyages de pêche miraculeuse racontés par les deux beaux-frères que l'hélicoptère se pose tout près du bâtiment de l'aéroport où d'autres invités attendent leur tour.

Philippe demande à ses parents de se joindre au groupe de professeurs et de trinquer à leur santé.

Avant le bal, toute la famille profite d'un moment de répit pour se reposer à l'appartement de Philippe.

Pendant que les hommes discutent fermement sur la prétendue queue d'avion, Nathalie fait le tour de l'appartement. Elle a l'air soucieu-

se. Il y a, dans cette pièce, un parfum qu'elle ne parvient pas à identifier.

« Et ce n'est pas le mien... »

La voilà assaillie par le doute. Qu'elle dissimule aussitôt, car le moment n'est pas approprié pour déclencher une discussion.

Tout en marchant, elle lance :

— En arrivant à l'appart, ce midi, il y avait une carte accrochée au cadre de la porte.

Elle tend la carte à Philippe qui la regarde, sans grand intérêt. Sur la carte, il y a sept bâtons à la verticale, chacun dominant une flamme à l'arrière-plan. Au-dessus des bâtons, un astre, probablement le soleil. Les bâtons sont situés dans un paysage tout vert qui baigne lui aussi dans les flammes. Le ciel est bleu et vert, parsemé de nuages menaçants. À l'endos, une dizaine de scènes, toutes plus ou moins mystiques.

— Sûrement quelqu'un qui a voulu me jouer un tour.

Comme personne ne semble attacher plus d'importance qu'il ne faut à cet incident, Nathalie estime que le moment est venu de remettre à son homme un souvenir de graduation.

Il est de notoriété que les aviateurs aiment porter la casquette aux couleurs de la compagnie pour laquelle ils travaillent. Nathalie déteste ce modèle.

Elle s'était entendue avec l'oncle Charles et Isabella pour lui offrir deux casquettes en

cadeau : une pour le quotidien, l'autre pour les grandes occasions.

Elle lui donne la première, une casquette *Paris Texas* de Chlorophylle.

– Ce sera mon porte-bonheur, précise-t-elle.

Et elle ajoute, avec une pointe d'ironie :

– À moins que tu ne me laisses pour une autre femme. Alors, fini le porte-bonheur. La malchance s'acharnera sur toi.

– Impossible, lui jure son amant. Car, avec cette casquette, tu seras toujours avec moi, sur ma tête, à m'accompagner partout.

Philippe n'a pas l'intention de lui avouer sa courte aventure de la veille.

« Une aventure sans lendemain, sans importance, s'est-il dit, une aventure qui m'a fait comprendre à quel point je l'aime. »

L'oncle Charles continue :

– Isabella et moi t'offrons une deuxième casquette, moins profonde et de couleur différente. C'est celle que je porte pour faire du vélo dans les grandes capitales du monde. Un jour, à Puerto Vallarta, au Mexique, alors que je dévalais une longue pente à une vitesse vertigineuse... Ça, c'est une autre histoire. Un jour, je te raconterai...

Puis, ce fut au tour des parents de Philippe de lui faire don d'un très beau sac de voyage en cuir. « Un baise-en-ville », prend soin de souligner son père.

À 18 heures, le groupe se rend au Centre des Congrès pour le dîner et le Bal des Finissants. Philippe est débordant d'enthousiasme. Il est entouré des gens qu'il aime, ses parents et surtout Nathalie avec qui il a déjà évoqué la possibilité d'aller travailler dans de lointains pays, elle comme infirmière, lui comme pilote de brousse.

Entre le dîner et le bal, c'est la traditionnelle séance de photographie. Pour la circonstance, Philippe revêt sa combinaison de vol et chaque femme du groupe se fait photographier, à tour de rôle, assise sur ses genoux. Il en est de même pour son ami Jean-François, qui, profitant de la présence de Philippe à ses côtés, lui glisse mystérieusement à l'oreille, en regardant Nathalie :

— J'espère que tu joues la bonne carte, mon ami.

Philippe ne saisit pas l'allusion. Jean-François continue en lançant cette phrase laconique :

— J'ai une belle surprise pour toi.
